

d'or et d'argent : ils apportaient aussi des habillements neufs.

— Ce cheval et ces habits sont pour toi.

— Où nous reverrons-nous ? demanda l'inconnu en endossant un zupan polonais.

— Ne t'inquiète pas ; je saurai te retrouver.

## CHAPITRE V.

### ROKICZANA.

— Qu'ai-je fait ? de quelle mission me suis-je chargé ? se disait l'inconnu tandis qu'il approchait du château royal. Est-ce juste, est-ce prudent de tromper le monarque ? Il est humain et généreux pour ceux qui ont confiance en lui, mais sévère quand on abuse de sa bonté. Il cause familièrement avec le plus pauvre de ses sujets, mais il fit jeter à

l'eau un moine insolent. Si je lui dis la vérité, la conduite singulière du colporteur le frappera, attirera son attention, influera sur le sort des détenus; au contraire, si je garde le secret, et qu'un mot, un incident me trahisse, je suis perdu, et ne pourrai rien pour les accusés.

Ces réflexions le portaient à se jeter aux pieds du roi et à lui tout révéler; mais il sentait, en même temps, qu'il n'avait pas le droit de manquer à sa parole, et qu'il devait accomplir fidèlement la mission dont Ben-Joseph l'avait chargé.

Parfois un long soupir s'exhalait de sa poitrine, une larme mouillait sa paupière: un souvenir poignant paraissait l'assiéger. Plus tard nous apprendrons le motif de cette douleur qui ronge une existence si jeune, et nous saurons la cause de cette touchante

compassion pour les victimes honnies, persécutées, méprisées.

Agité de ces diverses pensées, l'inconnu était arrivé dans la cour du château.

L'émeute qui, quelques heures auparavant, avait mis toute la population sur pied, paraissait complètement dissipée. La foule, fatiguée, s'était écoulée dans l'intérieur des maisons; le silence et la solitude succédaient, dans les rues et les places publiques, au vacarme et aux cris tumultueux; même au château, les antichambres et les longs vestibules où, jour et nuit, veillaient une cour nombreuse et une brillante suite de seigneurs, dans ce moment étaient déserts. De même qu'une tempête amoncelle, puis balaie les nuages, de même l'orage, qui grondait sur la tête des Juifs, avait d'abord rassemblé, puis dispersé les habitants de Krakovie.

L'inconnu entra au palais sans trouver ame qui vive. Ce ne fut que dans la seconde salle qu'il aperçut un nain ; il paraissait aussi vieux que petit, aussi malin que faible, aussi grave que ridicule. Il était occupé à torturer le chien de chasse favori du roi. En vain la pauvre bête lui léchait les pieds, baissait la tête et la relevait d'un air suppliant, l'inflexible pygmée marchait sur sa queue, ou lui tirait les oreilles, sans s'apercevoir qu'un étranger attendait depuis quelques minutes, épiant l'instant où il perdrait l'animal de vue et jetterait les yeux sur lui.

— Le roi est occupé, on ne peut parler à Sa Majesté, dit-il enfin quand, par hasard, le chien, fuyant un nouveau coup, se dirigea vers l'inconnu sur lequel il attira ainsi l'attention.

— En ce cas, daignez, je vous prie, porter ce diamant à votre illustre maîtresse, la no-

ble Rokiczana ; ajoutez que je lui demande, en grâce, une minute d'audience ; je n'ai que deux mots à lui dire, mais le sort de plusieurs familles en dépend.

Le nain saisit le diamant avec avidité, le tourna en tous sens, le dévorant de ses deux yeux d'écureuil, puis il fit une grimace souriante comme s'il eût voulu dire qu'il en connaissait la valeur, et savait l'effet qu'il allait produire. Sans répondre, il courut accompagné du chien qui, étalé jusqu'à ce moment par terre, le cou allongé, la tête et le regard en suspens, se leva brusquement, et d'un trait rapide s'élança vers le nain ; car la pauvre bête prenait ses malices cruelles pour des cajoleries, et ne vit dans sa course qu'un nouveau jeu pour le divertir.

Kasimir, fatigué de la longue route qu'il venait de faire à cheval, et plus encore de la

lutte qu'il avait soutenue contre la foule, en prenant la défense des Juifs, s'était abandonné au sommeil sur son fauteuil. Rokiczana, longtemps assise auprès du monarque, le contemplait avec extase, songeant à son amour qui la rendait si fière et si heureuse. Elle ne fut distraite de ses pensées que par la vue du diamant que le nain vint lui remettre au nom de l'étranger. S'approchant aussitôt de la glace, elle attache le beau joyau à son collier, et se regarde complaisamment, faisant jouer les mille reflets de la pierre éblouissante ; elle se dit tout bas que ses yeux étincellent de feux plus brillants, et que sa beauté efface celle de toutes ses rivales ; elle s'admire, se détaille à elle-même l'éclat de son teint, sa peau si blanche et si soyeuse, ses sourcils parfaitement arqués ; seulement, quand elle jette un regard sur ses cheveux blonds tombant en longues

tresses sur son cou de cygne, elle soupire et s'attriste ; car elle a crainte de perdre ce bel ornement. Elle retourne coquettement la tête en arrière, pour contempler sa taille gracieuse et flexible, dont les formes se dessinent sous le vêtement léger, dont les plis capricieux ondoient et flottent à chaque mouvement.

Elle retourne près du roi et le réveille d'un de ces baisers d'amour enivrants, qui dédommagent amplement du repos quand, au réveil, on sent sur sa poitrine le cœur d'un ange qu'on aime et dont on est aimé.

— Par mille foudres, qui trouble mon sommeil ? s'écrie Kasimir courroucé en se retournant vers sa maîtresse.

La pauvre Rokiczana, ne s'attendant nullement à cette brusquerie, reste stupéfaite, et une grosse larme coule de ses yeux.

Kasimir s'aperçoit aussitôt que sa colère est injuste et son emportement sans motif ; il se lève, s'approche de son amante , et lui demande pardon en l'attirant doucement vers lui.

— Qu'est-il donc arrivé à notre roi et maître ? dit Rokiczana en souriant , pour qu'il m'accable d'une expression de colère qui m'a coûté une larme et un soupir ? Vous m'avez dit cent fois que je vous rendais heureux en vous réveillant de la sorte.

— Vrai , vrai , mon enfant , et c'est du fond du cœur que je te demande pardon... ; mais si tu savais quel rêve tu as interrompu , loin de m'en vouloir , c'est toi qui aurais regret.

— Un rêve... , peut-être un souvenir. Ce moment où je vis , pour la première fois , le héros de la Pologne , quand il faisait son entrée triomphale à Krakovie , les drapeaux enn-

mis en tête du cortège , salué par les acclamations de tout un peuple qu'il venait de sauver des horreurs d'un envahissement. Enthousiaste et timide , que j'étais loin d'espérer que cette tête royale , couverte de lauriers , resplendissante de gloire , un jour se reposerait sur mon sein , dans les moments de repos et d'abandon ! Kasimir , si c'est l'image des premiers temps de notre amour que l'ange du sommeil retraçait à vos yeux , ah ! j'ai eu tort... , bien tort de vous avoir réveillé.

— Non , Rokiczana.

— Qu'est-ce donc ? demanda-t-elle avec moins de vivacité. Un sombre pressentiment paraissait l'accabler.

— Écoute-moi , aujourd'hui même , à la chasse , j'ai rencontré une fille malheureuse. Elle était jeune et belle ; ses habits grossiers indiquaient l'abandon et la misère ; son cos-

tume n'était pas de notre pays : tout en elle paraissait négligé, inculte, et cependant elle m'a frappé par le son de sa voix et l'expression de son regard... Eh bien ! au moment où tu m'as reveillé, c'est elle que je voyais dans mon songe, mais sous une autre forme... ; elle était assise sur un trône, une couronne sur la tête... : sa beauté était rehaussée par tout le prestige de la pompe royale.

— Tu soupire, bah ! sois tranquille, ajouta Kasimir en riant, c'était une *Juive*.

— *Une Juive !* je respire.

-- Elle est criminelle, accusée d'un meurtre.

— Ah ! vous me rendez la vie.

Et Kasimir, pour effacer le chagrin qu'il a causé à sa belle maîtresse, la prend sur son cœur, la contemple avec tendresse, et lui répète qu'il l'aime.

Rokiczana, heureuse, se rappelle enfin que l'inconnu attend l'audience du roi. Elle le fait appeler et le laisse seul avec le monarque.

## CHAPITRE VI.

### L'AUDIENCE.

— Jamais , jamais , s'écria Kasimir lorsque l'inconnu lui eut exposé sa demande. Tant que celui-ci avait parlé de la colonie qu'il voulait fonder sur les sables maudits , le roi l'avait écouté avec bienveillance ; mais aussitôt qu'il eut ajouté la condition d'y admettre les Juifs , le roi l'interrompit avec colère :

— Jamais, jamais... je ne ferai rien pour les Juifs ; je ne leur céderai pas un pouce de terre , pas même les sables de Satan. Amène des Bohémiens, des Tatars, choisis la race la plus barbare du midi ou du nord , non seulement je ne prendrai pas ton or , mais je t'aiderai de mon propre trésor et de ma protection pour tous les terrains que tu voudras cultiver et les villes que tu voudras bâtir , mais ne me parle pas des Juifs.

Cette brusque répartie déconcerta pour un moment l'inconnu. Cependant il ne perdit pas courage , et tâcha d'amener la conversation sur l'événement même qui irritait si fort Kasimir.

— Ils doivent être coupables de grands abus pour que Votre Majesté se montre si sévère à leur égard ; ils doivent avoir commis quelque grand crime pour qu'elle s'indigne ainsi rien qu'à leur nom.

— Écoute-moi, dit le roi avec bonté en s'animant à mesure qu'il parlait : l'Europe entière les a chassés comme une race maudite qui amenait la peste, empoisonnait les puits, commettait toutes les iniquités ; les rois les ont spoliés, le clergé a jeté sur eux l'anathème, et le peuple, partout où il les rencontre, les massacre. Chassés de la France, de la Germanie, ils ont levé les mains vers moi. Je me suis dit : les monarques avaient besoin de leur or, ils les ont persécutés par cupidité ; le clergé les opprime par fanatisme, le peuple par ignorance. Moi, j'accorderai une généreuse hospitalité à ces malheureux, et ils en seront reconnaissants. Je leur ouvris les portes de la Pologne ; je leur donnai asile et secours. Dans les campagnes et dans les villes, ils peuvent librement se vouer à l'industrie, au commerce et à l'agriculture ; eh bien ! crois-tu que ces bienfaits aient dé-



sarmé leur haine contre le nom chrétien ? non, non ; ils ont besoin de notre sang pour leurs cérémonies obscènes. Ces misérables massacrent les enfants de leurs bienfaiteurs.

— Sire, le pouvez-vous penser ?

— J'étais aussi incrédule que toi... ; mais j'ai vu la victime, j'ai suivi une traînée de sang qui m'a conduit jusqu'aux assassins.

— Et si, nonobstant ces indices accumulés par la fatalité autour du vieillard et de sa fille, ils étaient innocents ?

Le roi, qui se promenait en ce moment les mains derrière le dos, jeta un coup d'œil perçant sur l'inconnu, et lui demanda d'un ton élevé :

— Qui es-tu pour prendre avec une telle chaleur la défense des accusés ?

— Que Votre Majesté pardonne à mon importunité ; mais je pense remplir un devoir en lui rendant compte des circonstances dont

le hasard m'a fait témoin. Moi aussi j'ai vu l'enfant massacré, et tandis que Votre Majesté s'éloignait vers Krakovie, je suis resté sur les lieux en continuant à rechercher les indices qui pouvaient jeter un vrai jour sur ce triste événement. Du côté opposé à celui que vous avez suivi, j'ai découvert d'autres traces qui conduisaient au couvent Saint-Dominique ; j'ai remarqué que les pieds de la Juive sont plus petits que les pas de femme dont la neige gardait l'empreinte. Sire, je garantirais sur ma vie que le vieillard et sa fille sont innocents.

Kasimir écoutait ce discours avec le plus vif intérêt, répétant tout bas ces paroles : *le cloître Saint-Dominique*. Il resta ainsi pensif l'espace d'une minute, arrêtant ses regards sur les yeux de l'inconnu.

— D'où peut donc venir, demanda le roi, que des ornements religieux appartenant

aux Juifs se trouvaient près du cadavre? Pourquoi ces traces de sang sur les habits des accusés?

— C'est ce que j'ignore, et ce que l'instruction du procès, s'il est conduit avec impartialité et prudence, devra éclaircir. Toutefois j'ose dire que, si l'enfant immolé avait été victime du fanatisme des Juifs, ces derniers se seraient bien gardés de fournir eux-mêmes les indices propres à découvrir leur crime. Et cependant l'enfant a été déposé près de la grand'route, comme si les coupables voulaient attirer l'attention des passants.

— Quelle est ta religion? interrompit le roi.

— Je suis catholique.

— Tu es marchand, tu as des propriétés, m'as-tu dit?

L'inconnu rougit et hésita. Il regardait comme un crime de tromper un prince

juste. Un moment il fut près de tomber aux genoux de Kasimir, et lui tout avouer; mais, se rappelant qu'il était esclave de la parole donnée à Ben-Joseph, il répondit affirmativement.

Aussitôt Kasimir, sans ajouter un mot, prend une plume et du papier, qu'il avait toujours sous la main, écrit à la hâte deux expéditions, et appelle son secrétaire pour y apposer les scellés royaux.

— Jeune homme, dit-il au prétendu marchand, tu seras un des juges dans l'affaire du meurtre. Poursuis tes investigations, et si tu parviens à découvrir la vérité, foi de Kasimir, je te ferai noble, et te donnerai le plus beau de mes domaines. Tu peux entrer chez moi à toute heure du jour, agis avec fermeté et compte sur mon appui.

A peine le nouveau juge se fut éloigné, que Kasimir envoya l'autre expédition au castellan qui gardait les détenus.